

SWIATLY

Fabienne Swiatly

Cartographie du souvenir (Ici, c'est où ?)

Carnet de résidence

RÉCIT*CHAZELLES,

RÉSIDENCE D'AUTEURS

& LABORATOIRE

THE MIND MAP



L'unité de recherche de l'Université de Lorraine, le Crem (Centre de recherche sur les médiations) s'est associée au Conseil Départemental de Moselle afin de mettre en place la création d'une « résidence d'auteurs » et d'un « laboratoire hors les murs » au sein de la Maison de Robert Schuman, site Moselle Passion du Département. Ce dispositif innovant intitulé Récit' Chazelles articule création littéraire, médiations culturelles et recherche.

<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr>

Une résidence dans un lieu historique au cœur d'un village mosellan

Une résidence d'auteurs est un dispositif culturel entre un écrivain et un territoire. Elle dynamise le territoire à travers des échanges entre auteurs, publics et institutions. Sur le site, l'écrivain invité partage son temps entre création (production personnelle) et activités de médiation (atelier d'écriture, lecture...) autour de la littérature contemporaine, en lien avec la population. Outre la volonté de soutenir la création littéraire et d'instaurer un dialogue interculturel, le dispositif résidentiel élaboré a aussi pour objectif de favoriser des rencontres entre écrivain et publics par le biais d'activités de médiation sous différentes formes (soirée de lecture, ateliers d'écriture...), tout en privilégiant aussi une approche numérique (blog résidentiel sur le site Récit' Chazelles). Il s'agit ainsi d'une création collective, partagée avec divers publics.

Un laboratoire hors les murs : Université/Cité

Depuis 2016, ce dispositif hybride unique en France dirigé par le Pr. Carole Bisenius-Penin associe un dispositif culturel (une résidence d'auteurs francophones et européens) consacré à la littérature contemporaine permettant à des écrivains invités de mener à bien un projet d'écriture et une unité de recherche dédiée aux travaux scientifiques portant sur la création littéraire et les médiations. Accueilli au musée de Robert Schuman (Maisons des Illustres, Label du Patrimoine Européen) par le directeur du site Laurent Thurnherr, Récit' Chazelles est issu du partenariat entre le Crem (Université de Lorraine) et le Conseil départemental de la Moselle, avec l'appui de la Drac Grand Est et de la Région Grand Est. Il s'agit d'une forme institutionnellement inventive qui consiste à déplacer les activités des chercheurs, en interaction directe avec l'environnement socio-économique et culturel transfrontalier afin de favoriser la création de passerelles entre le monde universitaire et la Cité.

<http://recitchazelles.univ-lorraine.fr/a-propos-recitchazelle/>

Une création partagée

Dans son rôle de partenaire des associations et collectivités, le Département accompagne la réflexion, la mise en œuvre et la valorisation de projets culturels sur les territoires. Par le biais d'appels à projets, il suscite et soutient l'émergence d'initiatives artistiques et de projets culturels de qualité, innovants, s'appuyant sur la rencontre entre artistes professionnels et amateurs.

Cartographie du souvenir (Ici, c'est où ?)

Durant cette résidence, Fabienne Swiatly consacre son travail de création à un retour aux sources.

Elle évoque ces lieux, ces trajets que l'on connaît par cœur et ceux qu'il nous reste à découvrir. Elle annonce la résidence comme un cheminement, une réflexion, ancrée dans un territoire qui est celui de son enfance et adolescence.

La notion de cartographie est intimement liée à cette idée d'itinérance, de déplacement, de (re)découverte des lieux et de soi, de retraçage d'un chemin de vie, de l'étude et de l'analyse d'un territoire pour mieux le comprendre, et mieux comprendre ce qui fait notre appartenance à celui-ci, ce qui le fixe dans notre mémoire.

L'idée de cartographie renvoie elle aussi au voyage, à la découverte, à l'exploration, de soi et du monde. Enfin, évocation du souvenir annonce un retour dans un lieu connu, une volonté de se souvenir, de partager ses souvenirs, d'en créer de nouveaux, de les mettre en résonance avec les lieux du passé et ceux d'aujourd'hui.

Elle annonce une réflexion à la fois sur le voyage, l'itinérance, sur les lieux, et sur la mémoire, qui sont les trois thèmes prédominants dans l'œuvre et le projet d'écriture de Fabienne Swiatly.

*Croiser des gens et rencontrer une personne. Leur poser la question :
C'est où ici ?*

*Confronter mon regard, mes souvenirs, mes impressions à ceux
et celles qui vivent au présent les endroits que j'ai connus dans le passé.*

Leur proposer un temps d'échange et/ ou d'écriture.

*Poser des mots, des phrases et donner un contour nouveau
à ma géographie*

Si la carte fictive tend à se substituer à la géographie réelle, la carte mentale de Fabienne Swiatly — entre construction, imagination et invention du monde qu'elle dessine — cherchera durant sa résidence à superposer au monde extérieur une topographie personnelle des lieux revisitée par la mémoire et l'immersion sur les territoires, à la frontière.

Ce recueil contient à la fois des fragments poétiques de Fabienne Swiatly et des textes qui ont été composés dans le cadre des ateliers d'écriture menés avec les étudiants de l'université de Lorraine (site de Metz), les séniors du club lecture de la bibliothèque de la commune de Scy-Chazelles, les collégiens (Collège Jean Bauchez, Le Ban- Saint- Martin) et les enfants de l'école primaire Paul Verlaine (Le Ban- Saint- Martin).

Auteurs accueillis en résidence :

2016 : Jacques Jouet

2017 : Jean Portante

2018 : Nathalie Man & Loïc Demey

2019 : Fabienne Jacob

2020 : Julien Thèves

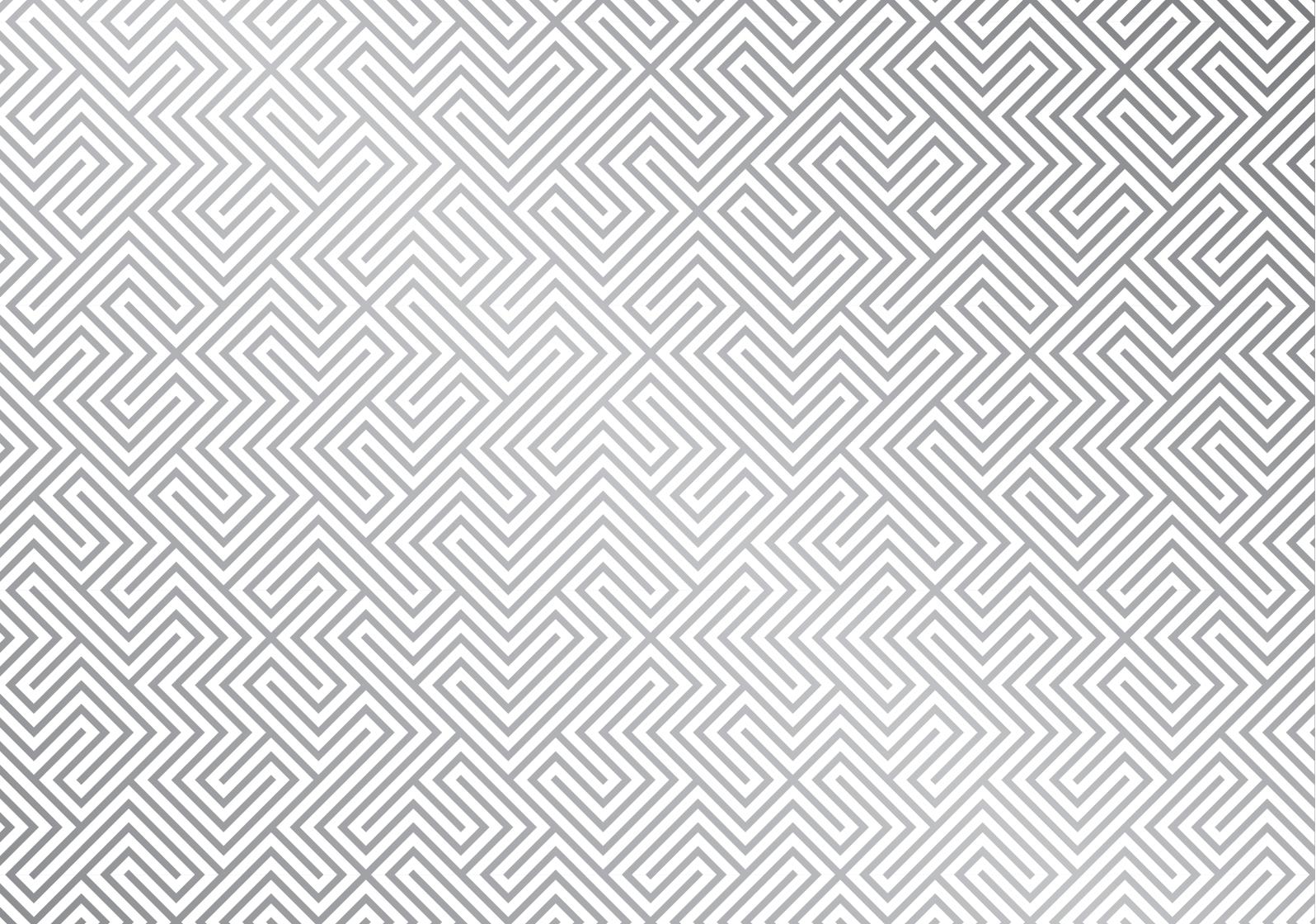
2021 : Julia Korbik

2022 : Donatien Garnier

2023 : Fabienne Swiatly

Partenaires :

DRAC Grand Est, Région Grand Est,
le Livre à Metz-Festival Littérature & journalisme,
la Librairie Autour du monde,
l'Agora-médiathèque-centre social (ville de Metz),
l'Institut français de Luxembourg,
l'Institut Goethe (Nancy),
le Domaine Les Béliers (Ancy-Dornot),
l'Office National des forêts,
la Médiathèque Jean Morette d'Amnéville,
le Centre Européen Schengen (Luxembourg),
la Bibliothèque municipale de Scy-Chazelles.



PARTIE I :

FABIENNE SWIALTY

Remerciements

*Merci à Carole pour avoir si bien compris ce que je venais chercher en Moselle,
merci à Madeleine pour la lecture de D.H. Lawrence sur le banc de Scy-Chazelles,
merci à Laurent pour les échanges précis sur le travail de mémoire,
merci à Estelle de m'avoir fait connaître Élodie,
merci aux filles de l'accueil de la Maison Robert Schuman qui m'ont facilité le travail,
merci à Anne-Marie pour m'avoir accueillie dans sa librairie,
merci à Shirley qui n'imagine pas combien je l'aime.*

SE POSER

Arriver. Se poser. Créer son espace à soi dans le gîte : la table de travail.

Poser les carnets, les livres, l'ordinateur, l'appareil photo,
les feutres, les aquarelles
– certains diraient : le bordel.

Se poser.

Deux mois c'est long.

Deux mois c'est court. Tant de choses à faire. Tout ne pourra se faire.

Cartographie du souvenir, l'intitulé de la résidence.

Retrouver des lieux. Ceux de l'enfance. Ceux de l'adolescence.

Confronter ce que la mémoire a gardé, interprété, modifié à
ce qui est là, maintenant.

Le passé, le présent, le dépassé.

La vie est profondément brève.

Écrire pour arrêter, un peu, l'œuvre du temps.

Octobre 2023, les températures sont estivales. Changement climatique.

On est heureux du soleil qu'il fait.

On sait que ce n'est pas bon signe.

On sait.

On vit.

Maintenant.

DEVANT LE PORTAIL

**Dans années 70, le portail du lycée
était toujours ouvert.**

A l'accueil, un pion ou une pionne levait parfois les yeux de son livre (de nos jours ce serait un portable) pour surveiller les allées et venues des élèves.

Le mercredi les internes déposaient dans une boîte leur carte de sortie, j'en étais.

Être interne m'a permis d'échapper au déterminisme de mes origines sociales.

Je me voulais ailleurs, dans une ville dite grande, avec une destinée digne d'un roman.

J'écrivais des poèmes dans un carnet jaune que je possède encore.

Au lycée j'aurais appris la militance, la poésie, la nécessité de l'amitié et la puissance de mon désir de partir, ce que je ferai d'ailleurs en terminale.

J'aurais appris aussi les bases de la gestion et du commerce, ce qui me servira plus tard, bien plus que je ne l'imaginai à l'époque. De cette période j'ai laissé des traces dans mes livres.

Aujourd'hui le portail est clos : il faut sonner, décliner son identité à l'interphone, signer le registre des entrées et, je suppose, demander une autorisation préalable.

Depuis les années 70, il y a eu de terribles attentats en France et dans le monde.

Il y a eu la mise en place du plan Vigipirate.

Il y a eu un durcissement de la surveillance policière.

Il y a eu l'épidémie de la Covid et l'incroyable du confinement.

Il y a eu le pass sanitaire.

Et il y a la peur.

Sur les pelouses du Lycée Robert Schuman nous inventions un futur plus égalitaire, plus humaniste, plus joyeux.

Sur mon sac en toile sac acheté au surplus américain, était dessiné le sigle Peace and love.

Le sac a fini à la poubelle.

J'ai vieilli.

Le monde a rétréci.

L'entrée du lycée est sous la surveillance d'une caméra.

RETROU VAILLES

Vers douze ans, avec mon plus jeune frère, nous avons relié Amnéville et Gravelotte en vélo, lui sur un demi course, moi un mini - vélo.

A l'époque, enfourcher un vélo dit de garçon ne se faisait pas pour une fille et tant pis pour le double effort ! Je nous vois encore pédaler comme des dératés, puis visiter l'ancien musée (certainement le premier musée que je visitais de ma vie) dédié aux batailles de 1870 et à l'annexion de l'Alsace et la Lorraine à l'Empire allemand (ça ce sont les mots d'aujourd'hui car en 1972, pour mon frère et moi, nous visitions un musée sur la guerre connu pour sa collection de soldats de plomb mis en scène sur une carte en relief). Ce moment est resté gravé en moi et s'invite d'ailleurs dans le roman en cours. Il est facile d'imaginer mon émotion à être accueillie, ainsi, dans le nouveau musée à l'occasion de l'ouverture de ma résidence, de donner à entendre aux personnes

invitées quelques passages de mes livres où la Moselle, la vallée de la Fensch, la sidérurgie s'invitent régulièrement. J'ai échangé ensuite avec ceux et celles qui donnent forme et fluidité à ma résidence, une équipe que je prendrai le temps de nommer et remercier dans un autre post. En tout cas leur enthousiasme et leur engagement pour la Culture renforcent mon plaisir à être là. Sur la photo d'Anthony Picoré, on peut voir derrière les vitres du musée, l'avant de mon fourgon qui est ma maison depuis plus de quatorze mois. Fourgon que j'ai baptisé Mon Chéri car il est joyeux de pouvoir dire : Mon chéri m'attend sur le parking. Ce soir-là, au musée de Gravelotte, la petite fille que j'ai été, dit à la dame que je suis devenue : t'as vu, on s'en sort pas trop mal pour des filles d'ouvrier !

OBSESSION USINE

Obsession usine était le titre d'une rubrique de mon site, elle correspondait à mon besoin de photographier et d'archiver des clichés de bâtiments, infrastructures, liés à l'industrie en France. Alors forcément, j'ai visité avec beaucoup de curiosité et d'émotion le parc du haut-fourneau U4 d'Uckange, soulagée que les traces d'une activité concernant tant d'hommes, tant de familles dans cette partie de la Moselle, resteront. Les usines, les cheminées, les haut-fourneaux ont imprimé mon enfance.

L'U4 me tient particulièrement à cœur car quelques jours avant sa fermeture définitive en 1991, j'ai pu le visiter avec une amie. Des gars, rencontrés dans le bar de ma sœur (j'en parlerai dans une prochaine chronique) nous ont permis d'entrer dans l'usine pour assister à une des dernières coulées. Nous étions venues à la nuit tombée, intimidées, curieuses, impressionnées – et nous avons passé outre l'interdiction. Les gars étaient heureux de notre

présence, un peu fanfarons et fiers de montrer leur savoir-faire. Tristes aussi de la fin imminente, même s'ils ne niaient pas la difficulté du boulot, la fatigue physique et le rythme éprouvant des 3x8. Quand la coulée a commencé- la chaleur, le mélange de lumière et d'obscurité, les tenues faites de long manteau et d'une coiffe de protection-, nous avons été saisies par l'émotion. Nous étions témoins de ce qui restaient un mystère pour ceux qui ne voyaient les usines, les industries que du dehors.

Garder la mémoire de ces lieux est essentiel, sans chercher à édulcorer le labeur et les luttes sociales.

Mon grand-père, mon père, mes frères, mes copains d'alors ... nombreux ont été ceux qui ont travaillé dans ces usines. Nombreux sont ceux qui ont été abîmés par la crise qui a débuté dans les années 70. L'avenir sombre et le passé effacé des mémoires. Et pour les anciens, il doit être important de pouvoir emmener leurs proches. sur les traces de leur passé, mais ça il faudrait leur demander.

LE PONT ROUGE, METZ

Il est toujours là. Pas loin de l'hôpital des armées, Legouest. Façade délabrée. Cela n'a jamais été un bel endroit, nous le fréquentions pour sa proximité du lycée et sa capacité à nous accueillir, bande de filles et de garçons bruyants, fauchés et terriblement vivants.

On y buvait rarement de l'alcool, c'était le bar des interours. Un café pour deux quand l'argent de poche manquait. Le baby-foot et le flipper où nous accédions parfois, nous les filles, occupaient le temps. On enfumait la salle avec nos Gauloises, Gitanes, Boule d'or, Bastos. La musique du juke-box était une présence faite des Rolling-Stones, Joan Baez, Ten years after... seule mon amie Corinne, celle avec qui je ferai la route plus tard, osait mettre un tube de Claude François. La musique disco était notre impensable, Corinne s'en foutait. Au comptoir s'arrimaient les alcoolos.

Des vieux qui ne nous intéressaient pas. Certains jours, le serveur nous virait quand notre présence était trop bruyante et que depuis une heure nous n'avions rien commandé. Puis il fallait bien retourner en cours ; parfois je partais dans l'autre sens, vers le quai des Régates où pouvait s'exprimer ma part romantique. J'attendais quelqu'un.

TRANS — METTRE, UNIVERSITÉ DE LORRAINE

M'asseoir sur la table n'a rien de cool, étant grande les chaises me donnent toujours le sentiment d'être avachie. Pourquoi ne pense-t-on jamais à installer un tabouret qui permet de se reposer tout en gardant une posture dynamique ? Entendre leur voix, partager leur regard sur les lieux du vivre ici, l'Université. Entrer en résonance avec leur imaginaire, leur savoir, leurs tâtonnements ont quelque chose de précieux pour mon propre travail. Grâce à leur professeur Carole Bisenius-Penin, la pratique de l'atelier d'écriture ne leur est pas étrangère.

Quel chemin parcouru depuis les années 80 où des pontes de la littérature s'exclamaient : Écrire ne s'apprend pas ! Et j'ai toujours eu comme réponse triviale : Mon cul, oui ! Depuis la littérature se partage, s'expérimente, permet de penser et n'a pas toujours à se figer dans un livre. Des années d'obstination avec Élisabeth Bing, Alain André, la bande de l'Oulipo et surtout François Bon à mener des ateliers et le faire savoir. Bien sûr le business a pris

le dessus et certains des pontes s'y mettent (sans grande créativité, d'ailleurs. En tout cas nous nous sommes battu-e-s pour que l'écriture s'expérimente partout et surtout pas n'importe comment et détacher, enfin, le travail des artistes du mot inspiration. Ce souffle presque magique qui laisserait croire que l'artiste est en relation avec une quelconque divinité.

Le seul mot commun à tous les artistes est le mot travail car pour écrire, peindre, photographier, créer de la musique, sculpter, filmer... il faut s'y coller tous les jours, avec plus ou moins de bonheur.

Chaque artiste a sa propre discipline mais la création ne se fait pas sans obstination. Parmi tous les passeurs de la littérature que je connais, ceux et celles qui vont dans les écoles, les bibliothèques, les prisons, les hôpitaux, les centres sociaux, nombre d'entre eux souvent issu-e-s d'un milieu populaire. Elles et ils n'ont pas oublié, qu'un jour, un livre, des livres leur ont élargi l'horizon, ont donné une ossature à leur imaginaire, offert d'autres possibles à leur destinée.

MARCHER

Ily a ici, à la résidence, un vélo électrique qui dépanne bien quand la distance à parcourir est longue, mais c'est marcher qui me convient le mieux. Moins d'encombrement.

Sac à dos, bouteille d'eau, appareil photo, cahier, stylo et parfois un morceau de tarte au fromage ou de tarte à la rhubarbe, mes deux gâteaux préférés et spécialités locales.

Je marche le long de la Moselle, dans les vieux quartiers de Metz, vers les étangs d'Argancy, ici ou là sur les traces des friches industrielles et bien sûr dans les rues d'Amnéville.

Je prends grand plaisir à saisir la joyeuse audace des façades tout en choix de couleurs. Je quitte définitivement le noir et blanc du passé.

Un bel et long article dans les pages Culture du *Républicain Lorrain* m'offre une certaine notoriété dans la ville de mon enfance.

On me reconnaît, on me salue, on me paie un verre au PMU ou au Capri, deux cafés tenus par des femmes. La petite Fabienne est ravie, car avant de quitter la ville, elle n'avait pas forcément bonne réputation.

Fin des années 70, une fille qui fume des sans filtre, qui chausse des rangers et exhibe le mot Anarchie sur sa besace de lycéenne, cela dérangeait pas mal d'adultes.

La femme que je suis traverse la ville avec un agréable sentiment de paix, mes tenues sont plus classiques et j'ai appris à déployer le mot anarchie qui me semble toujours une belle perspective du vivre ensemble si on lui redonne son sens premier : une société sans hiérarchie.

Je prends en photos les façades, le pentu des toits si spécifique à la région et cherche des adjectifs pour décrire de manière précise le choix de la couleur : vert lichen, vert sauge, céladon ...?

En tout cas, pour quelques jours encore, le ciel restera bleu.

PRENDRE DES CLICHÉS

J'aime prendre des photos. Je les recadre sans trop les retoucher ensuite. Prendre des photos m'aide à mieux voir, car souvent je marche vite, trop vite. L'énergie du pied devant l'autre m'empêche de m'arrêter sauf quand la fatigue est là.

Pourtant pour photographier, il faut bien faire une pause. Prendre un cliché. Cliché un terme dont j'apprécie les différents sens, celui très technique de la photographie ou plus littéraire dans le sens de lieu commun. Cette dernière expression peut paraître péjorative, mais le commun d'un lieu n'est-ce pas celui qui nous rassemble ? Nous tient ensemble ?

Alors une photo de Metz que nous avons été sûrement des milliers à prendre, parce que s'y manifeste quelque chose de l'ordre du beau. Cadrer les couleurs du présent – Arrêt sur image – Et comme le dit si bien Baudelaire :
La forme d'une ville change, hélas, plus vite que le cœur d'un mortel.

Aujourd'hui il pleut, je reste au gîte de Scy-Chazelles pour écrire, barbouiller sur mes innombrables carnets, hésiter devant un dossier administratif anxiogène, tenter un cliché à travers la porte-fenêtre du salon où les chaises de jardin, retournées sur la table mouillée, attendent les beaux jours.

Déjà la nuit prend possession des lieux
Changement d'heure qui me rend toujours un peu mélancolique.

Bientôt le mois de novembre.

Bientôt les jours plus courts

Bientôt se lever quand il fait encore nuit.

Humeur monochrome.

J'écoute Johnny Cash, sa voix défaite me va bien.

Heure d'hiver.

VIVRE ICI

D'abord Knutange pour l'étonnant bar-restaurant Remotel (une histoire familiale de 70 ans qui cherche d'ailleurs repreneur) où l'on peut s'étonner devant une impressionnante collection de mignonnettes.

Dans une salle à côté du bar, expose Fillibert, un ancien chaudronnier qui donne vie aux rebuts des coulées, les loups de fonte et aux objets métalliques glanés dans les usines désaffectées. De quoi nourrir ma curiosité. Au retour je m'arrête à Hayange, tout est là de l'histoire ouvrière. La ville est cernée par les voies rapides et les vestiges de la sidérurgie. Il fait soleil et c'est tant mieux, je ne veux pas ternir le paysage, mais le questionner. Alors je marche dans la ville où de nombreux commerces fermés présentent leurs vitrines muettes. Grâce à ma vie nomade j'ai souvent vu, dans toute la France, des communes au centre-ville agonisant. Le bruit des voitures se fait entendre de partout, pourtant ce n'est pas l'heure de pointe. Qui habite là ? J'allais ajouter : encore là ? Ne pas commenter trop vite.

Il faudrait avoir le temps de rencontrer une personne qui puisse expliquer, contextualiser le vivre ici. Je sais que le maire de la commune est un ancien ouvrier, ex-militant CGT, et actuellement membre du Rassemblement National. Parcours pas si banal que cela. Je marche, je photographie et le soleil offre de puissants contrastes à la forêt environnante. Traverser Hayange c'est retrouver les sensations de mon enfance quand le paysage amnévillois était fait de la masse imposante des usines. Dans la région, certaines communes ont su s'inventer de nouvelles dynamiques, d'autres ne se remettent pas de la violente fin de l'industrie. Je marche dans Hayange et ne sais quoi en penser, puis rejoignant mon fourgon garé dans une ancienne cité ouvrière, maisons toutes construites à l'identique, je découvre un très vieux et petit cimetière israélite coincé entre le pont de chemin de fer et une voie rapide. Le portail est fermé, pas de visite possible. Dommage, le lieu intrigue par son ancienneté, 1866, et son enclavement. Oui, il faudrait rencontrer quelqu'un qui raconte la vie d'ici.

ICI ET AILLEURS

Du soleil derrière de la vitre, enfin ! Aussitôt j'enfile pantalon et chaussures de marche, parka et sac à dos. Ce dernier contient l'appareil photo, une thermos de maté, le carnet d'écriture et quelques fruits secs. J'ai repéré une boucle pas très loin du gîte, au mont St-Quentin, col de Lessy, une boucle de trois à quatre heures de marche.

Un groupe à qui je demande une précision propose de me joindre à eux. C'est sympa, mais je n'aime guère marcher à plusieurs. Je supporte mal le bavardage quand je randonne. J'ai besoin de silence pour me concentrer sur le paysage et ce qui se met en mouvement à l'intérieur de moi. J'aime également prendre des chemins de traverse et m'arrêter pour photographier quand bon me semble. J'emprunte d'abord une route dite de guerre jusqu'au plateau du fort de Plappeville puis sur les hauteurs de Châtel-Saint-Germain, je profite d'une vue superbe sur les méandres de la Moselle. **Le soleil et les nuages se partagent le ciel, le vent agite les arbres et la boue colle à mes semelles.**

Je suis merveilleusement bien. Quand je marche, je me sens délicieusement vivante. Le chemin coupe à travers champs, longe une vieille ferme, puis rejoint une voie verte. Quelques bonjours donnés à des cyclistes, marcheurs et runners (courir n'est plus à la mode, alors on run). Puis je prends de la hauteur avec un chemin dit noir qui traverse jardins, vergers et rejoint la forêt. J'avance et dans ma tête, le tourbillon des pensées s'apaise. Marcher ce dimanche matin, sur les hauteurs de Scy-Chazelles, m'entraîne vers un territoire de la Moselle que je ne connaissais pas. Mes parents ne sortaient guère et j'ai comme seul souvenir un pique-nique sur un des crassiers d'Amnéville qui était, malgré le nom, une colline couverte d'herbes et d'arbres. Nous n'avions pas de voiture. Quand je remonte dans mon fourgon, chaussures crottées et joues rouges, je peux à ce moment-là dire : C'est beau ! Phrase rarement dite quand, adolescente, je vivais encore dans le pays d'ici.

LA VOYAGEUSE IMMOBILE

La gare de Metz, au-delà de son architecture impressionnante et unique en France que l'adolescente que je fus qualifiait de moche, offre à l'intérieur les mêmes services et agencements que n'importe quelle gare de France. On pourrait être n'importe où.

Fin des années 70, la gare de Metz et son buffet furent mon refuge quand certaines nuits je faisais le mur, expression qui ne correspondait pas à la réalité, car il suffisait de passer discrètement le portail pour échapper à l'internat.

Les copines me couvraient, répondant présente à l'appel du soir et en entassant quelques vêtements sous le drap pour masquer mon absence.

De mon côté, je marchais dans la ville sans objectif précis et finissais vers minuit à une des tables du buffet de la gare, pas regardant sur la tenue ou l'âge. Pour le prix d'un expresso, je pouvais traverser tranquillement la nuit.

Le buffet était alors une immense salle haute de plafond et solidement enfumée. Mégots écrasés au sol. Se retrouvaient là quelques clodos pas trop avinés, des voyageurs et voyageuses en attente

du prochain train, des jeunes appelés en civil reconnaissables à leurs cheveux coupés ras et quelques solitaires sans toit dont moi. Vers la baie vitrée, les tables se recouvraient de nappes blanches et on pouvait y manger. On fumait, on attendait, gens du peuple et bourgeois contraints à cette proximité sociale. Les journaux se lisaient grands ouverts sur la table. Un des serveurs m'offrait, certains soirs, un deuxième expresso – je n'avais que 16 ans. Devant moi un carnet où je notais des bouts de phrases et quelques naïfs espoirs de voir le monde changer : plus égalitaire, plus créatif, plus collectif – retour à la terre. La Dame pipi rendait l'accès aux toilettes moins angoissant. Parfois quelqu'un venait me parler par désœuvrement, par envie de me séduire ou pour partager un peu de son angoisse nocturne. Je répondais volontiers, sauf aux hommes aux propos trop salaces. Souvent j'inventais une histoire me concernant et celle qui revenait le plus souvent, faisait de moi la parolière de Bernard Lavilliers. Mes interlocuteurs semblaient y croire.

DERNIÈRE CHRONIQUE

Je m'exprimais bien et puisais de l'assurance dans le souvenir d'un moment partagé dans la loge du chanteur aux épaules larges et à la voix puissante. Lui aussi aimait le buffet de la gare de Metz et réinventait son passé à l'aune de ses chansons. Je connaissais par cœur les paroles de Fensch vallée :

Viens, petite sœur au blanc manteau

Viens, c'est la ballade des copeaux

Viens, petite girl in red blue jean

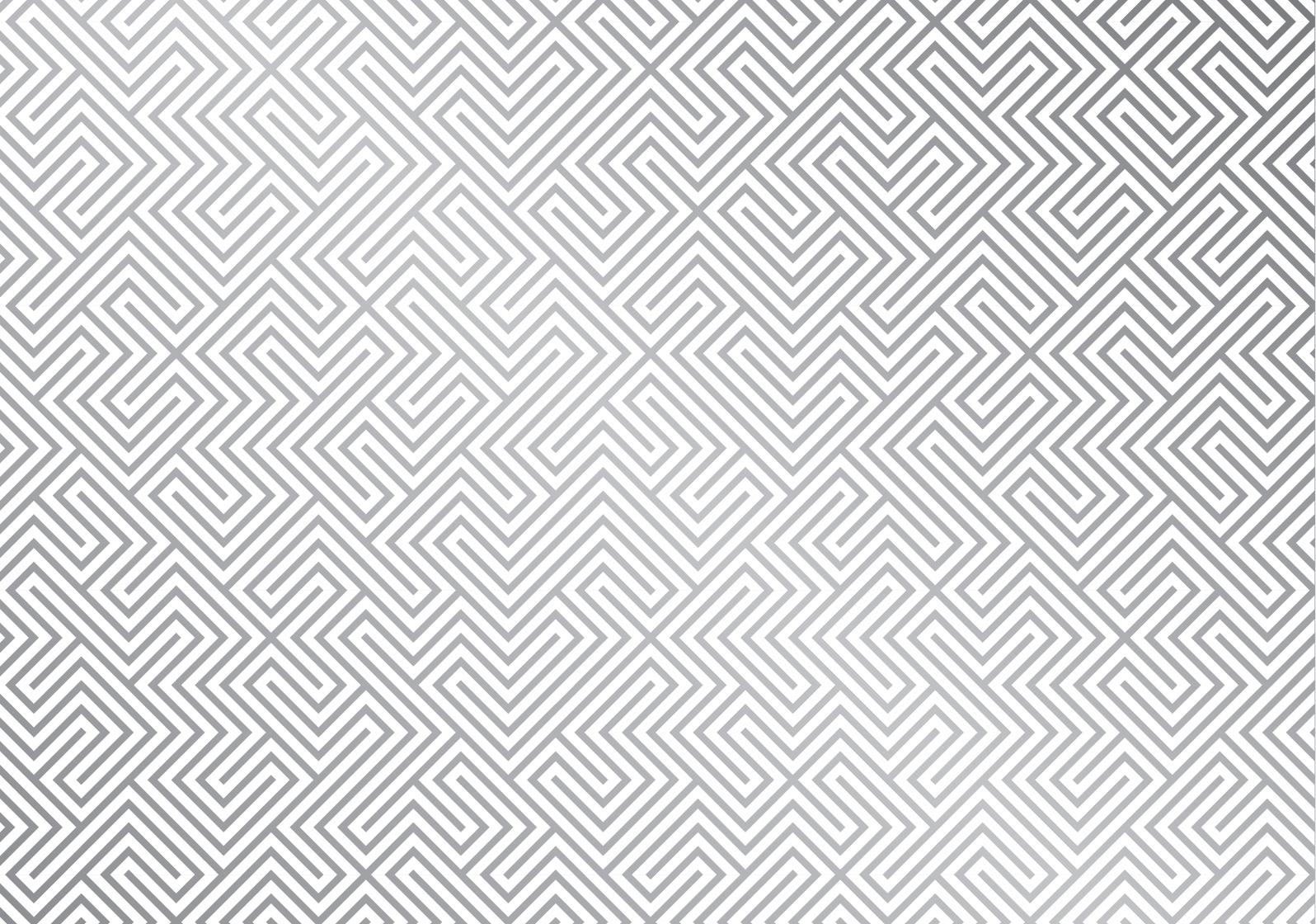
Viens, c'est la descente au fond de la mine ...

Quand, derrière les vitres de la gare, le jour annonçait l'heure, je reprenais le chemin du lycée, la bouche envahie par l'amertume sèche du trop de tabac fumé. Toute la journée il me fallait lutter contre le sommeil et espérer qu'aucun prof n'exigerait ma présence au tableau. Je restais mystérieuse quant à ces virées nocturnes, ne parvenant pas à expliquer mon besoin de dériver seule dans les espaces publics, de tester ma tolérance à la solitude, essayant maladroitement de nommer le monde qui m'entourait.

J'écris cette chronique installée en bord du Loir vers Angers. Ciel cotonneux, corneilles omniprésentes et puissance du printemps qui s'affirme dans l'éclosion des fleurs et feuilles. Je pense souvent aux deux mois passés à Scy-Chazelles. Et bien sûr, comme tous les artistes invités, je voudrais dresser la liste de tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire ou pas su faire, mais relisant mes précédentes chroniques, je me dis qu'il y a eu tellement de moments forts et justes que c'est cela que je dois garder. Dire combien mon regard sur ce coin de Moselle a changé.

J'ai ouvert les yeux sur d'autres paysages que celles des usines et de l'industrie du passé (que je n'oublie pas pour autant). Je suis sortie de la matrice de l'enfance pour partir à la rencontre d'un territoire plus rural, plus beau que ce que je pensais (et il y aura trace de cela dans mon prochain roman). Un territoire que ceux et celles qui y vivent et travaillent ont (re)mis en mouvement et ont su partager avec moi.

Parfois la mémoire nous colle des œillères et cette résidence me les aura retirées. Grâce à toute l'équipe qui a œuvré au bon déroulement de ces deux mois, je vois ce que j'avais désappris à voir ou peut-être même jamais su voir. Merci à eux tous et toutes. Je reviendrai.



PARTIE II :
PUBLICS

Là-bas, il y a des feuilles qui tombent

Là-bas, je ne vois plus rien du tout

Là-bas, je ne sais pas

Là-bas, je vois un chemin

que je vais poursuivre jusqu'à la fin

Là-bas, c'est le futur et mon cœur est impatient

Là-bas, je vois le passé.

Là-bas, en Côte d'Ivoire il y a papi et mamie

Là-bas, il y a un chevalier célèbre

Là-bas, il y a mon frère le plus fort du club

Là-bas, il y a quelqu'un qui marche tout seul

Là-bas, la vie est pleine de couleurs

Là-bas, les voisins se disputent

et un beau palmier parle

Là-bas, je me baignerai

Là-bas, c'est ma nature

Là-bas, je vois le paysage et il n'est pas réel

Là-bas, un black Panther

Là-bas, un enfant tape un autre enfant

Là-bas, j'ai vu Paris



Ici, il y a du soleil mais il fait froid
Ici, les mots ne volent pas
Ici, je me sens seule
Ici, le futur est loin
Ici, les plantes s'ouvrent tout doucement
Ici, mon cœur est content
Ici, tout est petit, ici tout est silencieux, ici une
horloge se tait
Ici, il y a des pies qui parlent
Ici, il y a un feu en classe
Ici, c'est ici et là-bas c'est là-bas
Ici, j'apprends des nouvelles choses
Ici, je fais du foot
Ici, on doit écrire un poème en deux couleurs
Ici, la vie c'est la fête des mots

Ici, c'est un monde bizarre et tout calme
Ici, une fille sans inspiration
Ici, le temps est long quand on s'ennuie
Ici, j'ai écrit FORMIDABLE au mur
Ici, il y a un bavardeur
Ici, il y a des arbres dans un cadre
Ici, j'attendrais des nouvelles choses

*Judith, Senadin, Amil, Augustin,
Gabriel, Aymen, Alice, Juliette,
Neila, Nia, Celeste, Kayna,
Nafama, Evan, Leo L., Melina,
Joumana, Judith, Leo T., Erian*



Aujourd'hui les livres se sont réunis pour nous raconter
des histoires

Aujourd'hui j'ai décidé d'être fourmi

Aujourd'hui j'ai tracé un trait pour que tu marches dessus

Aujourd'hui le soleil se relève et les mots font de même

Aujourd'hui la lumière s'est éteinte sous mon humeur
morose

Aujourd'hui les mots sont restés derrière la porte

Aujourd'hui je suis demain

et la prochaine fois je serai aujourd'hui

Aujourd'hui je me noie en espérant que tu me sauves

Aujourd'hui j'ai mangé un sandwich et le jambon est parti

Aujourd'hui j'essaie de faire des phrases

mais mon cerveau est désactivé

Aujourd'hui j'ai fermé la lumière pour qu'on te voie scintiller

Aujourd'hui j'ai écrit *Liberté* mais la guerre

ne s'est pas arrêtée Aujourd'hui je manque d'idées

**Aujourd'hui il pleut des cordes mais je ne me suis pas
emmêlé**

Aujourd'hui l'eau de Venise est bleue et je suis de belle
humeur

Aujourd'hui tu m'as complimentée et mon cœur a vrillé

Aujourd'hui j'ai écrit : *Je suis populaire* mais personne
ne m'a remarqué

**Aujourd'hui toutes les couleurs se sont inversées
comme le monde d'aujourd'hui**

Aujourd'hui il pleut des bonbons mais je ne suis pas emballée

**Aujourd'hui des papillons volent dans la classe et dans
mon ventre**

Aujourd'hui j'ai dessiné un nuage et la pluie est venue

**Aujourd'hui la tristesse crée un pont pour te laisser passer
dans mon cœur**

Aujourd'hui je n'ai rien fait et du coup je ne me suis pas trompé

Aujourd'hui j'ai tout effacé

Aujourd'hui je suis un voleur car je voudrais te cambrioler

Aujourd'hui j'ai vu la vache qui rit

Aujourd'hui l'eau qui coule sur les tuiles m'apaise

Aujourd'hui j'ai écrit mes rêves

Aujourd'hui j'ai tracé un rond pour faire rouler ma colère

**Aujourd'hui j'ai planté un mot,
demain il deviendra un livre !**

*Louane A., Léo, Neals, Nolhan, Lina, Léane, Maëlys, Cameron,
Naomi, Anouk, Lilas, Gatién, Elissa, Jaylee, Amandine, Lucie,
Antonin, Tristan, Elisa, Lenny, Maxime, Mathéo, Kiyán, Elliott,
Killian, Romain, Anisa, Louane S., Zoé, Charlotte*

Collège
Jean Bauchez,
Ban-St-Martin

Claude —

D'où je viens

Je viens d'un pays « pouilleux » (la Champagne),
c'est ce que l'on m'a toujours dit,
sans que j'en garde un grand souvenir ...

Je viens plutôt d'anciennes casernes du Nord-Est
recyclées en habitations villageoises, fort étendues et
verdoyantes, constituant un merveilleux terrain de jeux.

Je viens de nombreux dimanches lointains, ennuyeux,
où ceux que j'appréciais fort en semaine étaient absents.

Je viens par ailleurs de nombreux étés de colonies
de vacances, peuplées d'amis, d'activités incessantes
et de nombreux « quatre cents coups ».

Je viens aussi de plusieurs caches forestières, théâtres
de grandes aventures entre deux clans villageois :
les enfants de cadres et ceux d'ouvriers.

Je viens également de nombreux mouvements dits
« de jeunesse », attrayants, voire « absorbants »...

Je viens entre autres du monde industriel, celui d'un
temps révolu, où l'on pouvait avoir plaisir à participer
à ce que l'on désignait par « de la belle ouvrage ».

Je viens enfin de tout ceci, et, ma foi,
sans trop le regretter !

Séniors
(Bibliothèque
de Scy-Chazelles)
et étudiants
(Université
de Lorraine)



Je viens de mon grand-père, qui lui vient de Bretagne, là où il a grandi, tout expérimenté, tout vu, et où moi-même à mon tour j'ai pu grandir, expérimenter, et voir.

Je viens de ma grand-mère, qui elle vient de Normandie, là où elle a passé son enfance en compagnie de ses frères et sœurs, trop nombreux pour que je puisse bien les connaître.

Je viens de mon autre grand-père, qui lui vient d'Italie, d'un village dont il est fier de me raconter l'histoire et ses souvenirs, et que moi je suis fière d'apprendre à connaître et de continuer de me souvenir pour lui. Mais ce dont je ne vais pas me souvenir, c'est la langue italienne, dont on ne m'a enseigné que quelques noms de nourriture.

Je viens de mon autre grand-mère, qui elle aussi vient d'Italie, mais a grandi dans le sud de la France à Toulon, et qui n'a pas besoin de moi pour en porter le souvenir, ses peintures le font déjà pour elle. Mais je peux porter le souvenir de nos moments passés à peindre ensemble d'horribles tableaux quand j'étais enfant, et aujourd'hui je lui montre avec fierté mes progrès.

Je viens de ma tante, qui elle a grandi là où j'ai moi-même grandi, près de la frontière allemande, et me partage ses passions, surtout pour la musique, et avant même que je sois née, car je viens de cette chanson qu'elle m'a dédiée dans l'impatience de rencontrer sa nièce.

Je viens de mon père, qui, lui, vient d'un peu partout, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, le Gabon, malgré la distance, c'est les occasions de pouvoir le rejoindre dans son quotidien qui m'ont donné le goût du voyage et de l'indépendance.

Je viens de ma mère, qui elle a grandi avec ma tante, et m'a offert le goût de l'exploration, comme mon père, mais d'une façon différente, à travers la peinture, la couture, les colliers, les bagues, le tricot, le dessin, comme elle j'ose expérimenter et même si j'échoue, me relever et réessayer.

Je viens de mon beau-père, qui vient des familles italiennes beaucoup trop grandes et chez qui les repas de famille durent beaucoup trop longtemps avec beaucoup trop de nourriture.



Je viens de ma belle-mère, qui vient du Gabon et de la France, qui m'a appris d'autres valeurs familiales, très soudées, toujours là, même quand tout le monde est loin, et aussi et surtout la bonne cuisine à partager avec elle.

Je viens de mes frères et sœurs, que j'ai pu voir grandir et se construire et m'apprendre beaucoup à travers leur évolution. Que ce soit par leurs rêves de chant, de théâtre, de danse, de dessin, d'apprentissage, de liberté. Peut-être qu'ils apprendront aussi de moi.

Je viens de mes amis, qui ont grandi et pu partir et revenir avec les années, mais qui m'ont quand même accompagnée dans ce que je suis, et je peux à mon tour accompagner ceux qui restent.

Je viens de ma copine, qui a grandi un peu entre les deux, Belgique ou Lyon, et avec qui je peux m'épanouir et me découvrir moi-même à travers elle, dans le malheur mais surtout dans le bonheur.

Je viens de moi-même, j'ai grandi un peu à travers tous les gens autour de moi, à travers leur influence, leur vécu, leurs espoirs, leurs tristesses ; mais moi, c'est aussi cette part qui s'est construite seule, pas à travers son passé qu'elle préfère oublier ou bien même se rappeler à travers ses erreurs, ses accomplissements, ses passions, la couture, la cuisine, la peinture ; ses peurs, la mort, la solitude, l'incertitude, la maladie et beaucoup trop souvent sa propre ombre ; Ses idéaux, ses valeurs, ses rêves, ses espoirs. Mais surtout, son futur peut être encore un peu flou, mais duquel se dessinent toutes ces personnes de qui elle vient.



Estelle —

Je viens des idéaux de mes parents. Ceux de mai 68.

Je viens de la vulnérabilité de ma sœur cadette.

Je viens d'une enfance libre.

Je viens de chansons, fredonnées ou hurlées,
au coin du feu.

Je viens de Metz, de Strasbourg, de Lyon, de Lille,
de Paris, de Troyes, de re-Metz.

Je viens de tables au fond de cafés, de longues heures
passées à faire et défaire le monde.
Je viens du fond de ma tasse à café.

Je viens d'amitiés de longue date.
Je viens de nos trois garçons, de petits déjeuners
au cours desquels nous évoquons parfois nos rêves

- Bonjour mon grand, tu as bien dormi ?
Tu as rêvé de quoi ?

Je viens du fond de ma poche dans laquelle est toujours
glissé un caillou.

Je viens du fond de mes chaussures dans lesquelles
se faufilent souvent des cailloux. Je crois d'ailleurs
qu'il s'agit de l'origine du mot 'scrupule'.

Madeleine nous le confirmera...

Je viens d'histoires. Celles des livres, celles des autres.

Je viens de colères et d'envies de monde-pas-comme-il-va.

Je viens de la bibliothèque de Scy-Chazelles,
en bas de la côte, que j'ai gravie à pied parce
que je n'ose pas tenter la montée à vélo.



Madeline —

Je viens d'un village qui était celui de mon père
et de ma mère, leur village natal

Je viens d'ancêtres suisses chassés par la misère
il y a trois cents ans

Je viens d'une famille de verriers-paysans que le bois
et le sable des Vosges a sauvés

Je viens d'une source qui jaillissait dans une cave
et dont je n'ai oublié ni la froideur ni l'odeur de mousse

Je viens d'une maison aimée, mais vendue

Je viens de cette maison qu'on a brûlée

Je viens de livres, de meubles, d'instruments de musique
jetés dans un feu

Je viens d'une fratrie : une fille et deux garçons

Je viens de l'amour fraternel et du chagrin fraternel

Je viens du silence d'un père à qui je n'ai pas assez
rendu justice

Je viens d'une mère aimée, aimante, exigeante, trop fière

Je viens aussi d'une autre famille, que nous avons fondée

Je viens d'une belle-mère que je n'ai pas toujours
comprise, de beaux-frères et de belles sœurs,
de leurs enfants, que j'aime

Je viens d'Elie mort à vingt-deux ans

Et je viens aussi de mes enfants si chéris,
si douloureusement chéris

Je viens d'une petite fille de onze mois



Je viens de l'italien. Une langue que je n'ai jamais maîtrisée. Que mes parents, à cause d'une stupide volonté de s'assimiler, n'ont jamais jugé bon de m'apprendre.

Je viens de mon père, de ses veines saillantes, de son regard fatigué en permanence.

Je viens de ma mère, de son sourire, de sa trop grande bienveillance.

Je viens de mon frère. Le cadet qui fait deux têtes de plus que moi. Que ça me plaise ou non on est la même personne.

Je viens de mes grands-parents. Je viens des discussions qu'on avait à table, jamais très longues. Ils me parlaient, et moi, comme un con, je répondais juste oui ou non, parce que je ne comprenais pas. J'avais honte. Je n'ai jamais cessé d'avoir honte.

Je viens de la classe ouvrière. Celle qui pue l'amiante, la limaille de fer. Celle qu'on gaze dans les manifs.

Je viens des bouquins, sur mon étagère.

Je viens de Céline, de Genet, de Marx.

Je viens de la dépression. Et je le dis banalement, sans pathos, parce que c'est vrai, aujourd'hui il n'y a plus rien d'exceptionnel à être jeune et malheureux.

Je viens de la haine. Pas le film. Le sentiment. La haine de tout, de la police, du travail, de l'État.

Je viens des listes de Noël, faites à la dernière minute, et beaucoup trop chères pour ce que mes parents gagnaient. Je viens du sapin, le même tous les ans, qu'on se contentait de rebrancher, qu'on décorait toujours ensemble.

Je viens d'une enfance dont je me souviens très peu. Je viens de l'école, qui m'a volé cette enfance.

Je viens de la boule au ventre que je chopais juste avant une interro ou un exposé.

Je viens de la chaîne de montage.

Je suis ce morceau de métal, sur lequel on frappe pour lui donner sa forme.



Je viens de l'arrière-grand-mère maternelle au sourire radieux, dont la maison a vu défilé tant de générations.
Je viens de l'image chimérique et terrible de son mari que je n'ai pas connu.
Je viens de la famille paternelle ukrainienne dont je me souviens à peine.
Je viens des repas familiaux, trop de personnes pour si peu de chaises.
Je viens de l'odeur de pâtisseries chez ma grand-mère, du rosier planté pour ma naissance dans son jardin explosant de couleurs.
Je viens des jeux de plateaux avec les cousins, des éclats de rire qui ont le pouvoir de tout guérir.
Je viens de parents à qui je dois tant.
Je viens d'une famille nombreuse, complètement folle et absolument merveilleuse.
Je viens de Châtel-st-Germain, où toute activité cesse après dix-huit-heures.
Je viens de Metz, où il faut attendre deux heures du matin pour un calme relatif près de la gare.
Je viens de la chambre aux murs couverts de posters, de l'armoire toujours bien fermée, au cas où cette poupée terrifiante au fond dont je n'ose pas me débarrasser décide de bouger.
Je viens des livres écrasés les uns contre les autres dans une bibliothèque trop petite, des heures penchées

au-dessus des mots, le dos et le cou douloureux, mais sans jamais changer de position pour autant.
Je viens des après-midis passés en librairie, des « *bon, c'est bon, t'as fini maintenant ?* » agacés de ma sœur, des « attends, encore cinq minutes » complices de mon frère.
Je viens de Jane Austen, Oscar Wilde, Victor Hugo, Shakespeare, Gaston Leroux, Mary Shelley, des sœurs Brontë.
Je viens des heures d'ennui en cours, à remplir des pages d'histoires qui ne verront jamais le jour au lieu d'écouter.
Je viens des cinquante mille documents Word dans mon ordinateur qui ont remplacé le papier.
Je viens des longs trajets en bus, enfouie dans mes pensées, bercée par la musique.
Je viens de la haine de soi et de la peur des autres.
Je viens des sièges en velours du théâtre.
Je viens de l'amour pour la musique et de la fascination pour le spectacle.
Je viens de la fatigue, de l'agacement, du stress et de la flemme.
Je viens des soirées films, à trois sur un canapé, à se moquer des personnages principaux en mangeant plus que de raison ; moments simples et pourtant inoubliables.



Je viens de l'incertitude, le grand vide qui se présente
à moi quand on me demande
« *Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?* ».
Je viens de la procrastination, des examens révisés
à la dernière minute dans une frénésie affolée.
Je viens des blagues cyniques sur mon avenir,
les hommes, la vie, l'argent, lancées à tout moment
de la journée, pour combler un silence
un peu trop long ou offrir une distraction.
Je viens de l'anxiété qui ronge de l'intérieur.
Je viens des références constantes,
des « *ça me fait penser à...* », des associations
machinales avec des choses familières.
Je viens d'une timidité malade, et d'un lent combat
contre celle-ci.
Je viens de rêves et d'idées folles,
notés à la hâte dans des centaines de carnets.
Je viens de pensées envahissantes, du doute, de la peur.
Je viens de fous rires qui font monter les larmes
aux yeux et d'amis exceptionnels.
Je viens des nuits perdues sur Internet, à en apprendre
toujours plus sur le nouveau sujet qui me passionne.
Je viens des « *Oh non, il pleut* », « *J'ai froid* »,

« *J'ai faim* », « *Je m'ennuie* », plus machinaux
qu'autre chose, râleries constantes qui n'ont
d'autre but que de me donner quelque chose à dire.
Je viens des longues marches à travers Metz, toujours
un peu le même circuit, les écouteurs vissés aux oreilles.
Je viens des séances cinéma bien trop chères, des comptes
rendus de films surexcités à qui veut l'entendre.
Je viens de la curiosité et de la découverte.
Je viens des souvenirs embarrassants qui ne veulent pas
s'effacer.
Je viens de la petite fille avec des couettes,
tellement de joues et de cheveux qu'elle est impossible
à rater sur les photos.



Gabriel —

Je viens de la France, ce pays merveilleux à la noble histoire. C'est le pays de la culture, de la littérature, des héritages romains, de Napoléon, de Jeanne d'Arc, de la mode, de Maupassant, de Corneille. Je suis français.

Je viens d'un hôpital de Mulhouse, où le petit alsacien trouvait le bonheur dans le ventre de sa mère. Il pleurait, car il savait déjà qu'une fois sorti, il verrait son destin s'accomplir : vivre parmi les hommes.

Je viens de mon père. Je n'étais rien lorsqu'il m'a transmis à ma mère. Une plante qui a mis neuf mois à germer au péril d'une autre vie. Je ne sais pas s'ils étaient heureux ce jour-là. Je pense que oui. Je suis leur premier enfant.

Je viens d'un prénom, les caractères alignés donnent la forme d'un ange. J'attends toutefois le jour où je pourrai m'envoler, ne pas être Icare et appeler les pompiers.

Je viens d'une maison qui n'est pas mienne, où seule ma chambre revêt mes couleurs, mes ambitions, mes malheurs, mes obsessions, une chaleur, une décision. Je viens du chaos. Tout s'emmêle, tout s'assemble.

Tout s'attache au rien et le rien s'attache à tout.
Mon corps n'est que boue, mon cœur n'est que d'or.

Je viens d'une salle de cinéma, du costume de Batman, de la respiration de Dark Vador, du rire de Fantômes, du visage de Jean Gabin, des maquettes d'Harryhausen, des musiques d'Hans Zimmer. Je m'enfonce dans le fauteuil rouge et je laisse mes yeux rêver un peu.

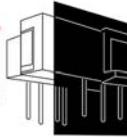
Je viens du terrain vague. Capitaine à mes heures perdues, menant son bataillon vers l'objectif, le ballon. On se relève, on encaisse sous la pluie. La victoire est à notre portée. Oublier les plaies, je suis leur gardien, je ne dois rien lâcher.

Je viens d'un plateau d'échec. Je suis le pion pour beaucoup, la tour pour mon frère. Peut-être suis-je le fou pour mes parents ? Le cavalier pour un enfant... Je suis le roi de quelqu'un.

Je viens de te rencontrer et nous décrivons d'où je viens, ma plume.



RÉCIT
CHAZELLES



RÉSIDENCE
D'AUTEURS
& LABO



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

crem
Centre de recherche sur les médiations
communicationnelles

Moselle
L'Eurodépartement



Grand Est
ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE

INSTITUT
FRANÇAIS
LUXEMBOURG

Lam
le livre à metz

VILLE DE
METZ
Bibliothèques
Médiathèques

Office National des Forêts

AUTOUR DU MONDE | LIBRAIRIE
metz





W
A
T
E
R

SWIATLY

Cette huitième publication de Récit'Chazelles rassemble quelques fragments issus des expérimentations littéraires journalières de **Fabienne Swiatly**, ainsi que des textes réalisés par les séniors de Scy-Chazelles (Bibliothèque municipale), les étudiants de l'université de Lorraine, les collégiens (Collège Jean Bauchez, Le Ban-Saint-Martin) et les écoliers de l'école primaire Paul Verlaine (Le Ban-Saint-Martin), au gré des rencontres, des liens tissés avec l'écrivaine.

Invitée par l'Université de Lorraine et le Conseil Départemental de la Moselle, l'écrivaine nomade offre aux publics, à travers cette création partagée, une vision sensible du territoire.

Poétesse, novelliste et romancière primée (Prix des lycéens Ile-de-France, Prix Colophon - Prix Marianne...), elle est l'autrice d'une œuvre qui scrute le quotidien, interroge les frontières de langues et de classes, donne la parole aux êtres qui en sont privés. Née en 1960, en Moselle, d'un père polonais et d'une mère allemande, Fabienne Swiatly se dit fille des aciéries et de la langue allemande, des bleus de travail et de la soudure, des ouvriers exploités et des manifs.

Elle vit à dans la Creuse et ailleurs, sur les routes de France à bord de son fourgon aménagé. Tout en étant rédactrice en chef de la revue Gustavejunior.com, elle anime des ateliers d'écriture et participe au collectif remue.net.

Cartographie du souvenir (Ici, c'est où ?)

« Croiser des gens et rencontrer une personne. Leur poser la question : C'est où ici ?

Confronter mon regard, mes souvenirs, mes impressions à ceux et celles qui vivent au présent les endroits que j'ai connus dans le passé.

Leur proposer un temps d'échange et / ou d'écriture.

Poser des mots, des phrases et donner un contour nouveau à ma géographie. »

Si la carte fictive tend à se substituer à la géographie réelle, la carte mentale de Fabienne Swiatly — entre construction, imagination et invention du monde qu'elle dessine — a cherché durant sa résidence à superposer au monde extérieur une topographie personnelle des lieux revisitée par la mémoire et l'immersion sur les territoires, à la frontière.